Sigmund Freud, le psychanalyste, Ferdinand de Saussure le linguiste

Deux contemporains de génie. Convergences, divergences.

Conférence donnée à l'Université de Genève le 11 janvier 2007 organisée par le Centre de psychanalyse Raymond de Saussure de Genève.

Olivier Flournoy

Préambule

Nous fêtons à quelques semaines près le cent-cinquantième anniversaire de la naissance de deux grands hommes, Sigmund Freud le psychanalyste né en 1856 et Ferdinand de Saussure le linguiste né en 1857.

Deux éminents savants, l'un qui a découvert et créé la psychanalyse à Vienne, l'autre qui a découvert et créé la linguistique générale à Genève, dans cette *Alma mater*. Et qui me sont familiers l'un et l'autre. Si je les rencontrais aujourd'hui, je pourrais, je crois, les tutoyer comme deux grands pères aimés et vénérables, indépendamment de mon âge.

J'ai fait leur connaissance par défaut, si je puis dire. Freud, personnage fantasmatique. Saussure, personnage forclos par les siens, selon un néologisme de Lacan, ou désavoué ; personnellement je préfère l'idée du ‹reniement d'une abjuration› que connote le terme allemand de *Verleugnung*. (J'y reviendrai.)

Bien des choses les réunissent dans mon esprit, et deux parutions récentes m'ont aidé à y voir plus clair:

Le Cours de linguistique générale[1] que Saussure a donné à l'Université de Genève en 1910–1911 et qui nous montre l'homme sous un angle totalement inédit, chercheur et enseignant, avec son enthousiasme, ses désespoirs, sa persévérance, son désir et son refus d'une clarté didactique, si différent du Saussure que l'on devine avec peine sous l'aridité du Cours de linguistique générale publié à Genève en 1916 par Bally et Sechehaye.

Et une passionnante et très complète biographie du même Saussure intitulée *Portrait diachronique* que nous devons à Claudia Mejía qui y a consacré plus de dix ans de sa vie, biographie actuellement en cours d'édition et dont j'ai pu prendre connaissance en ‹avant-première›.

Quelques questions théoriques d'ensemble

La ‹psycho-analyse› (c'est à dessein que j'insiste sur ce graphisme, le terme trop souvent employé d'analyse tendant à faire oublier qu'il s'agit bien d'une tentative

1 In: Cahiers Ferdinand de Saussure. *Revue suisse de linguistique générale*. 58/2005, Droz, Genève

d'analyser le psychisme d'une personne), est-elle proche des sciences médicales dont l'objet est de soigner les affections neuro-psychiatriques, en l'occurrence les névroses, psychoses, ou autres troubles et pathologies psychiques attribués au cerveau? S'agit-il alors d'une psycho-thérapie objectivante pour pallier le défaut d'une médication chimique souhaitée parfois par Freud mais encore inexistante?

Est-elle une analyse de nature intersubjective comme le précise sa pratique qui se fonde indiscutablement sur le dialogue entre deux participants, l'analyste et son ‹analysant›?

Ce qui pose la question de sa ‹scientificité›.

Est-elle enfin le fruit d'une interrogation interne, psychique, à l'exemple de quelques grands textes du maître, *l'Interprétation des rêves* dont la plupart des rêves cités sont les siens propres, *Totem et tabou*, étrange fiction anthropologique qui a fait couler beaucoup d'encre, et *L'homme Moïse* que l'on peut considérer comme son testament spirituel réunissant sa place dans l'institution, le décours de sa vie affective et familiale, et ses croyances psychiques les plus intimes, en somme sa ‹vérité historique› comme il l'écrit lui-même? Freud est-il là homme de lettres?

Chacune de ces trois options s'oppose aux deux autres tout en leur étant intimement liée, ce qui m'évoque la notion psychanalytique d' ‹indésirable désir›[2, 3], le désir de s'en prendre à l'une étant simultanément indésirable non pas par une banale mise à l'écart des autres, simple attitude rationnelle, logique et circonstancielle, mais bien par quelque chose de l'ordre du refoulement, du rejet dans l'inconscient avec, d'une manière concomitante, le retour du refoulé à la conscience qui se traduit par des pensées masquant et par conséquent laissant aussi deviner la présence du refoulé supposé ou inconscient.

Quant à la linguistique, est-elle proche des sciences visant l'exactitude, fondées sur la raison, comme une certaine conception de l'histoire par exemple? Est-elle intersubjective, institution spécifiquement humaine concernant les ‹actes de parole›, un langage de communication entre les hommes nécessaire à leur survie, ce que Saussure affirme. Est-elle enfin interne, psychique comme le montre sa découverte majeure du signe, la sémiologie saussurienne avec ses deux versants inséparables, image acoustique et concept ou signifiant et signifié?

Saussure a créé une expression pour qualifier le lien entre ces trois options: le ‹rapport d'opposition› qui, comme l'indésirable désir, l'empêche absolument de privilégier l'une sans être contraint d'écarter les deux autres, ce qui ne lui convient pas, ni dans son rôle de professeur ni dans celui de chercheur de ce qu'est la ‹langue›, ni selon son éthique personnelle qui ne lui permet pas de transiger.

C'est alors que j'ai été frappé par la similitude ou l'identité profonde entre deux de leurs conceptions:

Chez Freud le retour du refoulé qui tout à la fois masque et permet de deviner le pourquoi du refoulement, partant les représentations inconscientes qui en procèdent, enfin le concept d'inconscient lui-même.

Chez Saussure, la diachronie qui permet de comprendre la complexité du signe, temporel et atemporel tout à la fois.

La diachronie est un concept typiquement saussurien signant l'originalité de ce qui participe de la formation du signifié, cet apport psychique de l'interlocuteur dans

2 Cf. Olivier Flournoy. *Un désirable désir*. P.U.F. 2003.

3 Pierre-Henri Castel. *Introduction à l'interprétation du rêv e de Freud*. P.U.F. 1998.

son rôle de récepteur, d'entendant. La diachronie – dia, qui passe au travers du temps – concerne, pour reprendre les termes du maître, toute ‹la masse sociale› dont l'individu est porteur depuis ses origines, tout ce qui lui a permis d'acquérir sa personnalité, avec ses idées, ses concepts qui s'imposent à son esprit quand il communique en ‹synchronie› avec l'autre, l'autre lui-même en pensée ou l'autre autrui par l'acte de parole.

Le déferlement diachronique atemporel, du passé dans l'immédiateté, de même que le déferlement du refoulement, régression déchaînée du présent dans la passéité que Freud qualifiera de ‹*zeitlos*›[4], évoquent l'un et l'autre la notion d'une énergie psychique propre aux deux hommes dont Saussure précisera qu'elle se traduit par la part inconsciente de nos concepts ou de nos idées, à savoir le signifié, et que Freud qualifiera de libido, l'une et l'autre connotant l'idée de désirs.

Avec le retour du refoulé et la diachronie on entrevoit une conception du temps qui se réfère à l'existence humaine et qui diffère radicalement de son utilisation comme objet de classification chronologique, de taxinomie.

Pour clore ce préambule je dirai que psychanalyse et linguistique sont pour moi à mi-chemin entre les sciences visant à l'objectivité – sciences exactes, molles ou dures – et les fictions subjectives, du genre littéraire, romans ou fables. Qu'elles les réunissent et les séparent dans un même mouvement. Elles me paraissent alors dotées de valeur, cette valeur que psychanalystes et linguistes leur accorderont selon qu'ils se considéreront hommes de sciences ou de lettres.

Je vais maintenant me laisser aller à des considérations plus personnelles concernant nos deux hommes qui appartiennent avant tout à mon ‹roman familial› selon l'expression proposée par Freud:

Freud

Quand j'avais trois ans, mon père s'en est allé pour six mois d'hiver faire une analyse chez Freud à Vienne, accompagné de ma mère, ma grande sœur et moi-même. Ma sœur était en pension, histoire qu'elle apprenne bien l'allemand.

Et moi, petit Œdipe, je coulais des après-midi excitantes à l'hôtel avec mon adorable maman pendant papa parlait de moi, bien sûr, à grand-papa Sigmund ou discutait de Dieu sait quoi avec une princesse venue à Vienne pour les mêmes raisons que lui.

Deux ans plus tard, nous sommes retournés là-bas pour que mon père puisse y faire une ‹seconde tranche›, mais la grande dépression financière avait rendu les séances chez Freud prohibitives (26 dollars la séance selon un petit reçu de Freud) et mon père est allé chez Nunberg, un de ses brillants élèves dont les tarifs étaient nettement plus accessibles. C'est alors que j'ai, dit-on, rencontré Freud en réalité à l'occasion d'une ou deux visites de courtoisie de la famille au maître.

Fantasme de parents oedipiens, puis réalité de Freud font ainsi partie de mon patrimoine amnésique infantile, de mon roman familial.

Les ans ayant passé personne ne peut plus en confirmer la véracité. Et les quelques traces écrites que j'ai précieusement gardées de Freud avec son graphisme gothique si particulier peuvent toujours être contestées par qui le veut, de bonne ou de mauvaise foi.

4 Der Teufel ist zeitlos, le diable est déchaîné. (Sachs Villate)

Depuis ces lointaines années j'ai eu l'occasion de rencontrer à des congrès Anna, fille de Freud, et j'ai vu deux fois la princesse Marie Bonaparte. La première lorsque, âgé de treize ans, j'ai passé une mémorable journée avec mes parents dans sa superbe demeure de Saint-Tropez. Il m'en est resté une vivide image-écran qui, de manière diachronique, aura bientôt traversé sept décennies. Nous étions allés nous baigner dans la mer avant le déjeuner et à notre grand étonnement son altesse continuait à nager tandis que ses hôtes étaient déjà tous de retour sur la terre ferme. C'est alors que je l'ai vue telle une Vénus de Botticelli sortir majestueusement des eaux, sa blanche poitrine nacrée scintillant sous l'ardeur du soleil et m'aveuglant de son éclat. Inoubliable vision. Mais une accorte servante prestement accourue l'a rapidement fait disparaître sous une ample serviette de bain. L'histoire veut que son altesse avait inauguré une tenue de bain en tricot de laine qui gorgée d'eau de mer lui était descendue jusqu'à la taille.

La seconde lorsque, bien des années plus tard, je suis allé lui présenter mes respects dans sa propriété de Saint-Cloud où elle m'a reçu fort aimablement comme le fils d'un de ses chers amis. Etendue sur un sofa à la manière de Madame Récamier elle m'a posé quelques questions, ce qui m'a donné l'occasion de lui dire que j'avais commencé ma première supervision avec Jacques Lacan. – ‹Ô, cet hurluberlu!› fut son bref commentaire.

Pour en revenir à mes souvenirs de Vienne enfouis dans mon inconscient, construits et reconstruits à chaque retour du refoulé, c'est bien ce dernier qui leur confère une ‹vérité historique', ce concept proposé par Freud. Ce retour consiste ici en mes deux premiers rêves dont je me suis toujours souvenu et qui se passent… à Vienne. Tous deux avec cette caractéristique d'image-écran, photographie psychique qui n'a pas changé avec le temps et qui évoque la diachronie saussurienne. L'un représente un canon sur affût braqué sur un grand immeuble peu avenant. Rêve plutôt inquiétant sans âme qui vive, sans doute lié à l'atmosphère politique d'avant guerre, agitation ouvrière et répression policière, qui régnait alors en Autriche, mais aussi – faut-il le préciser? – à l'indicible et invisible menace d'une fornication parentale. Le second du même genre est l'image beaucoup plus charmante d'une petite locomotive, pareille à un jouet d'enfant, dont je savais en rêve que c'était celle du train qui reliait la ‹Elisabethen Platz› (prénom signant condensation et déplacement) proche de là où nous habitions au Palais impérial de Schönbrunn, résidence d'été des Habsbourg. Un train à l'arrêt, immobile, qu'après-coup j'aurais pu nommer ‹désir… indésirable› puisqu'il était là, figé comme sur une carte postale, ne sachant s'il allait avancer ou reculer, réunir ou séparer, Elisabeth (le prénom de ma mère!) et l'hôte de Schönbrunn, père, roi, empereur, chef d'état…

Retour du refoulé trahissant. Atemporalité de l'Inconscient. Evènements diachroniques qui réunissent dans l'immédiateté du signe linguistique, tout ce vécu d'un être humain.

Saussure

Si Freud m'évoque mon roman familial, ce fantasme, cette fiction littéraire d'une famille oedipienne comme modèle de base analogique à la théorisation pulsionnelle d'une énergie psychique propre à *l'homo psychanalyticus*, Saussure, lui, m'évoque à première vue certains termes psychanalytiques à connotation négative

tels que le clivage, (die *Spaltung*), le désert ou la néantisation (die *Vernichtung*) ou encore ce ‹désaveu d'une abjuration› (die *Verleugnung*).

Ferdinand de Saussure a eu deux fils Jacques et Raymond.

Raymond a épousé la sœur de mon père, Ariane Flournoy. De ce fait mon épouse Liliane est devenue comme il aimait à dire sa nièce préférée et il lui a proposé de l'aider à créer une bibliothèque de psychanalyse à partir de la sienne et d'en assurer le secrétariat, bibliothèque qui est devenue le noyau du ‹Centre de psychanalyse Raymond de Saussure› lequel a organisé cette soirée commémorative à l'Université de Genève.

Raymond et Ariane ont eu deux fils de mon âge, mes cousins germains, qui ont habité chez nous de longs mois pendant la guerre de 1939/45 alors que divorcés, Raymond travaillait comme analyste à Paris puis à New York et Ariane à Florence puis à Rome où elle dirigeait avec une autre genevoise, Claire Wenner l'Association italienne pour la protection de l'enfance.

Un jour, j'avais quinze ans, nous sommes allés à pied, mon cousin Gérard et moi, à Vufflens le Château, ce magnifique château du Moyen-âge situé à quelques encablures de Morges, alors inhabité mais surveillé par un couple de gardiens. Nous y avons dormi et l'avons exploré des oubliettes jusqu'au donjon pendant quarante-huit heures. Et c'est à cette occasion que j'ai entendu Gérard me parler pour la première fois non pas de son grand-père Ferdinand mais de sa grand-mère Faesch. Il appelait sa grand-mère paternelle par son nom de jeune fille: ‹ma grand-mère Faesch›. Et ce n'est que bien plus tard que je me suis rendu compte de cette ‹forclusion du nom du père›... en l'occurrence du grand-père.

Et il est un fait avéré que ni mon oncle ni mes cousins n'ont jamais soufflé mot de Ferdinand à ma femme ou à moi. Il nous est demeuré forclos, désavoué, ignoré, dénié, et pourtant par ailleurs combien célèbre... jusqu'au Japon, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud.

Personnellement je préfère donc le terme de ‹reniement d'une abjuration› dans ce sens particulier du mot ‹*die Verleugnung*›. Cette préférence repose sur mon hypothèse qu'à la fin du XIXème siècle Saussure, comme tout jeune homme de la bonne société (pas nécessairement genevoise!) étant allé séjourner quelque temps à Paris, aurait fréquenté les bordels et y aurait contracté la syphilis. Et on pourrait en avoir conclu après sa mort précoce (à 56 ans) qu'il serait décédé de paralysie générale. Ses descendants auraient alors abjuré en public une honteuse ascendance tout en reniant cette abjuration *in petto*, conservant ainsi dans leur inconscient leur admiration et leur affection pour ce père et grand-père. Comme l'apôtre Pierre qui en se contentant d'abjurer sa foi en Jésus aurait évité le pire, mais en reniant en silence son abjuration, aurait trompé ses accusateurs en leur faisant entendre qu'il ignorait tout de ce dont on lui parlait grâce à ce pieux mensonge.

Il me semble donc que cette étrange amnésie du prénom Ferdinand et même de l'existence du linguiste Saussure dans sa totalité signent non pas un oubli mais bien une représentation inconsciente intemporelle ou atemporelle masquée, un retour du refoulé. Ou le témoignage pour un linguiste d'une diachronie dont l'effet se fait sentir en tout temps à travers ce reniement d'une abjuration. Ferdinand de Saussure était bien là, mais nous l'ignorions absolument, protégé qu'il était par cette double négation.

Autrement dit, nos fantasmes de famille oedipienne ou ici de parents inexistants peuvent côtoyer la réalité de la naissance jusqu'à la mort comme en témoignent nos psychanalyses et la notion linguistique de diachronie. Pour Freud, ces fantasmes ont

témoigné d'une force pulsionnelle chez tous ses analysants avant que lui-même ne l'ait reconnue comme sienne également. Pour Saussure, la diachronie signe par son immédiateté une caractéristique fondamentale de la sémiologie linguistique: à savoir ces concepts psychiques de valeur, ces ‹signifiés› qui s'opposent à la réalité objective et d'une manière générale à la visée des Lumières, d'une *Aufklärung* prônant la raison et la clarté.

Cette force pulsionnelle de tout un chacun, analystes, analysés, sujets pourvus du langage et de la pensée, vise donc aussi bien l'obscurité et la clarté qu'elle en provient. La raison et la déraison, le jour et la nuit, nous donnent des ailes comme ils nous font perdre la tête. Rapport d'opposition, désir indésirable…

LACAN

Ce n'est que dans les années 55–58 que j'ai entendu nommer Ferdinand de Saussure pour la première fois lorsque, au séminaire de Lacan à Paris où j'habitais alors, j'ai écouté et vu Lacan oublier ou plutôt abandonner sa théorie du symbolique, trait d'union et de séparation entre le réel inconnaissable et l'imaginaire au profit de la théorie sémiologique de Saussure qui deviendra peu à peu sienne lorsqu'il s'emparera du signifiant pour en faire la chaîne signifiante inconsciente du discours de l'analysant, à laquelle s'associera l'énergie pulsionnelle dont le Phallus avec un P érigé, majuscule, et le désir indésirable qu'il inspire (phallus du père) en seront les témoins manifestes et la représentation symbolique.

L'idée d'une action possible de l'analyste sur son analysant prend alors forme et son lieu sera analogiquement, joliment et symboliquement représenté par le ‹point de capiton› qui réunit par endroits les deux faces d'un édredon – la chaîne inconsciente signifiante de l'analysant et l'interprétation signifiée de son analyste- qui de préférence doivent rester séparées l'une de l'autre.

Lacan, avec la mise en acte de son idée de scansion, me semble suggérer que l'analyste, devant une découverte surprenante de son analysant concernant le signifiant, agit au mieux en interrompant la séance plutôt que d'en brouiller éventuellement le contenu avec des interventions mal à propos. De crainte, par exemple, d' une manifestation de satisfaction de sa part si discrète soit-elle à l'écoute des dires bienvenus de l'analysant, laquelle risque aussitôt d'être interprétée par ce dernier comme félicitation d'un adulte, d'un parent, le replongeant dans la satisfaction équivoque de l'enfant soumis à l'autorité. C'est-à-dire de courir le risque que l'analysant emploie l'injonction à s'adonner à la règle fondamentale pour y résister. Toutefois le «point de capiton» avec son emploi mesuré et parcimonieux peut être considéré comme la représentation analogique d'une interprétation judicieuse, une inter/prétation comme j'aime à dire qui lie analyste et analysé dans un questionnement indéfini basé sur la fiction oedipienne.

Lacan, dithyrambique comme il savait l'être, encensait Ferdinand tout en couvrant de ses sarcasmes Raymond, son ‹frère en psychanalyse›, son contemporain qui avait embrassé la «psychologie du moi», fleuron des analystes New-Yorkais de l'époque, avant qu'il n'amorce son ‹retour à Freud› en perfectionnant sa théorie du signifiant, lequel concept s'emparera du rôle du signifié saussurien qui est, lui, le principal détenteur de l'énergie psychique et le témoin central de cette diachronie si fondamentale pour sa sémiologie et la linguistique contemporaine.

Théodore Flournoy

Enfin j'ai découvert avec un vif intérêt la correspondance entre mon grand-père Théodore et son ami et collègue Ferdinand à propos du sanscrit du médium Hélène Smith quand je rédigeais mon Théodore et Léopold[5] en 1986. Hélène Smith, l'héroïne de *Des Indes à la planète Mars*[6], livre célèbre de Flournoy, se réincarnait comme l'on sait en divers personnages. Quand elle était en transes sa voix baissait d'un octave et c'est Léopold qui, par le truchement de cette voix de basse racontait ce qu'elle vivait et revivait dans ses voyages à travers temps et espace. Dans le ‹cycle hindou› Hélène devenait Simandini, princesse hindoue, et Léopold s'adressait alors à mon grand père en commençant par le saluer au nom du Dieu Ganesh: ‹Athieya Ganapatinama›, puis lui parlait en sanscrit. Mon grand-père notait tout, bien sûr en caractères romans qui étaient les siens, et ne sachant pas cette langue envoyait ses notes à son ami Ferdinand pour avoir son avis.

Et c'est avec une indéniable émotion que j'ai retrouvé ces grandes pages A5, élégantes, écrites de la main de Ferdinand où il expliquait à mon grand-père les notions élémentaires et savantes tout à la fois de sanscrit, phonologie, grammaire, lexicologie et ainsi de suite. Il lui a même composé un ‹pastiche›, un poème en latin dans lequel il a introduit les fautes du sanscrit d'Hélène afin de lui en faire part pour les lui faire bien comprendre puisque, comme l'époque le voulait, le latin n'avait pas de secret pour eux. Ces vénérables savants en habit noir, manchettes amidonnées et col cassé, barbiche ou moustache bien taillées, savaient et aimaient travailler sérieusement tout en s'amusant et s'émerveillant des frasques de la prodigieuse princesse Simandini.

Sans doute mon travail à propos de Théodore Flournoy a-t-il contribué à mon attachement à Ferdinand de Saussure à la seule lecture de ces précieux documents écrits de sa main, non seulement par leur contenu mais aussi, je dois l'ajouter, par l'émotion de pouvoir tenir en main et lire ces ‹incunables› biffés, corrigés, comme si leur valeur tenait aussi manifestement au fait qu' ils auraient précédé la découverte de l'imprimerie, ou plutôt de l'ordinateur qui masque les ratures, les hésitations, les changements, en somme la naissance d'idées et leur surgissement inattendu, toutes choses dont le discours psychanalytique fait foi et dont l'après-coup témoigne chaque jour..., sans oublier ces points de suspension chers à Saussure, et cette formule chère aux psychanalystes dont je suis qui terminent la séance par un ‹on continuera demain›. Une formule qui vaut tout autant pour le psychanalyste-analysant que pour son analysant, toujours à l'affût d'une nouvelle idée, sans pour autant verser dans le progressisme mais pour mieux s'accepter l'un l'autre que ce soit en clarté ou en obscurité.

A ce propos, Freud cite une belle phrase de Heine que je me permets de transcrire selon mon souvenir: ‹Si dans la nuit obscure le promeneur solitaire chante à tue-tête ce n'est pas pour y voir plus clair mais bien pour faire face à ses angoisses et ses peurs›.

5 Olivier Flournoy. *Théodore et Léopold*. A la Baconnière, Neuchâtel 1986.
6 Théodore Flournoy. *Des Indes à la planète Mars*. 1899. Réed.: Slatkine, 1983. Le Seuil, 1983.

Le sanscrit

Dès l'âge de seize ans, Saussure qui s'ennuyait au Collège de Calvin s'est attaqué à l'étude du sanscrit avec passion, délaissant semble-t-il les intérêts adolescents pour le sport ou pour les activités sociales ou privées liées à la sexualité. D'abord comme à la langue la plus ancienne qui soit encore en usage (les Veda dateraient du deuxième millénaire avant J. C.) et la plus parfaite qui soit. Avec l'idée que la linguistique historique lui permettrait de découvrir quelque chose de la langue en soi, cette entité, cette institution vitale propre à l'homme, d'où proviendraient toutes les langues humaines et qui le fascinait.

Mais la perfection du sanscrit, découvre-t-il alors, est attribuée depuis la nuit des temps à d'innombrables savants brahmanes et à son emploi exclusif par cette ‹crème› des castes, contrairement au pracrit ou au hindi, les langues communes parlées par le tout venant. Quant à l'ancienneté, il s'est vite aperçu que d'autres langues l'étaient tout autant.

Saussure a alors tourné son intérêt vers la méthode comparative. Historicisme et comparatisme linguistiques étaient très à la mode, notamment chez les linguistes allemands de l'époque. Le linguiste comparera par exemple le sanscrit avec d'autres langues, tels l'iranien ancien, le gothique allemand, le lituanien réputé fort ancien lui aussi mais connu seulement depuis quelques siècles et non défraîchi par le travail des savants. Saussure a même fait un séjour en Lituanie à vingt-trois ans pour goûter de cette langue, ce qui dans les années 1880 est assez remarquable et montre combien sa passion lui était chevillée au corps. Mais le comparatisme était un peu une voie de garage comme la botanique de l'époque, simple et infini travail de taxinomie que j'ai moi-même vécu quand je m'initiais à la botanique pour la première année de médecine, ceci pourtant soixante ans plus tard!

Puis il est revenu à l'étude du versant historique du langage pour remonter en deçà des langues particulières, et s'attaquer à cette langue mère plus générale qu'est l'indo-européen dont les linguistes supputaient l'existence. Comme quelques autres ‹langues mères› à l'image de l'altaïque ou de ce ‹nostratic› proposé par divers linguistes, réunissant et répertoriant quelques rares coïncidences phono-sémantiques des continents africain, européen et asiatique, et que Vladislav Illich Svitych a utilisées pour composer lui aussi un poème[7].

Saussure s'est alors aperçu d'une chose curieuse: l'indo-européen ne possède pas de phonétique: ce qui veut dire que personne ne l'aurait jamais parlé et que la famille indo-européenne serait de l'ordre d'une construction psychique fantasmatique, une fiction théorique, une famille de langues dont les membres seraient en somme des indo-européens virtuels, parents de toutes les langues filles de cette famille quels que soient leur âge et leur situation géographique... Comme Laïos et Jocaste, parents fantasmatiques de tous les analysants...

Ce qui fait dire à Saussure que l'origine géographique de l'indo-européen située d'habitude au Pamir, en Asie centrale, peut tout aussi bien se trouver en Allemagne profonde. Si cette mère des langues n'est ni datable ni localisable et qu'elle est fictive, virtuelle, elle est pourtant nécessaire au linguiste comme l'est l'Œdipe au psychanalyste. L'indo-européen est alors pour nous psychanalystes l'équivalent d'un fantasme ou de cette «vérité historique» originelle dont Freud parlera à la fin de sa vie, dé-

7 Cf. internet :http://en.wikipedia.org/wiki/Nostratic-languages

pouillée de la réalité phono-sémantique des actes de parole énoncés dans la langue particulière du couple analyste-analysé. Si la vérité est par définition extérieure au processus dialectique, elle ne saurait faire partie intégrante du discours psychanalytique et ne peut être accueillie que par le silence attentif du partenaire. Serait-ce là une des raisons qui aurait poussé Lacan à proposer cette idée de scansion comme silence, laquelle demeure un point de controverse avec ses collègues?

L'Indo-européen et l' «Oedipien» sont virtuels, fictifs, psychiques, diachroniques, structurants, modélisants. Et le langage tenu par le couple analysant est dit fantasmatique. Selon la psychanalyse l'amnésie infantile de l'être humain quels que soient son âge et la langue qu'il parle, peut se comprendre et se dire grâce au drame oedipien, sexuel et générationnel, même si pour autant il n'y a pas de raison de nier le fait de l'immaturité du système nerveux du petit de l'homme.

L'amnésie infantile, comme concept psychanalytique, serait alors «en vérité» fondée sur une langue aphonétique initiale, la langue oedipienne, qui trouvera sa traduction/création lors de l'échange inter-prétatif du processus psychanalytique.

Personne d'entre nous ne peut dater, ni prouver ses origines. Fantasmatique, elle tient aux on-dits des autres et à la valeur accordée aux documents disponibles. Pour Freud, les premières années de la vie si capitales sont caractéristiques de ce qu'il appellera l'amnésie infantile dont les années ultérieures témoigneront et qu'il liera à cette sexualité qui lui aura valu tant d'opprobre.

Ces considérations -dont mes deux rêves font foi, seuls «vrais» vestiges ou traces de ces premières années qui me restent en mémoire-, ont donc bien la valeur que linguistes et psychanalystes leur prêtent dans leurs efforts pour percer le mystère du versant psychique de l'être humain.

L'indo-européen ne se parle pas à défaut de phonétique, c'est une fiction. Et Schleicher au milieu du XIXème siècle, grand linguiste allemand, écrit un dialogue indo-européen entre un cheval et un mouton à propos de leur manière de se préserver du froid en hiver, selon une phonétique lisible qu'il construit à partir de ses trouvailles phono-sémantiques, mais pour nous la faire entendre il doit nous en donner sa version en allemand.

Les Labdacides ne parlent pas le labdacide, il n'y a pas de langue oedipienne. Ils ne parlent que le grec, ou le français, etc., selon leurs poètes, tragédiens, psychanalystes, qui ne peuvent que les faire dialoguer selon leur langue de poètes, de tragédiens, de psychanalystes... à mi-chemin entre la fable et la construction scientifique.

La fable: les animaux de La Fontaine parlent mais ils parlent directement en français. On les comprend. La Fontaine n'éprouve pas le besoin d'écrire un texte en glapissements et une réponse en croassements, ni Esope non plus qui se contentera du grec, alors que Schleicher écrit son dialogue en indo-européen, lisible puisqu'en caractères romans ou allemands mais incompréhensibles, une fiction qu'il doit alors accompagner d'une traduction dans sa langue à lui. La construction scientifique l'exige.

Même les sciences les plus dures comme l'astrophysique n'existeraient vraisemblablement pas si les physiciens n'avaient pas rêvé de vie extra-terrestre et n'y avaient pas découvert qu'une seule fable mais bien une fiction, une étincelle réveillant leur esprit de chercheur.

En psychanalyse on retrouve ces idées avec le transfert. Le transfert est une conversation fictive entre deux êtres inexistants, fantasmatiques, sans phonétique, utilisant la langue de l'analyste et de l'analysé pour le dire. Le transfert est un dialogue

entre un analyste et un analysant ayant épousé la fiction oedipienne, ce modèle intermédiaire entre la fable, pure littérature, et les sciences dites exactes. Quand nous donnons la parole au transfert, les Labdacides de Freud se traduisent en allemand et les nôtres en français, tout Thébains qu'ils soient.

Et je découvre à cet endroit quelque chose de propre à la psychanalyse, et, me semble-t-il, de perceptible chez Saussure aussi. La «mutation» attendue par le travail du psychanalyste tiendrait au déplacement voulu par ce dernier du discours énoncé suite à la règle fondamentale en discours fantasmatique oedipien.

Le discours tenu par les protagonistes, suite à cette règle, est un discours-acte (Les linguistes parlent d'actes de paroles ou de paroles-actes). L'analysant vise consciemment à manipuler son partenaire pour quelque raison que ce soit, sexuelle, familiale, sociale, économique, politique…

Or l'analyste en choisissant l'Œdipe, mythe ou légende de l'Homme de toujours, change la donne. Il n'est plus l'objet naturel manipulé par l'analysant et réciproquement il ne le considère plus comme «son objet» à analyser.

L'acte de parole, version parlée de l'action souhaitée sur l'objet, est suspendu pour chanter ce mythe tragique de l'Homme avec l'espoir qu'en le chantant les paroles des analysants pourront mieux trouver le chemin de l'amitié entre les Hommes, ces Etres de (bonne…) volonté, doués ou dotés de la parole.

Petites illustrations concrètes

Si, côté Saussure, un émetteur, le locuteur émettant un ‹acte de parole› dit au récepteur, son interlocuteur à l'écoute: ‹ma mère est morte quand j'étais petit', le récepteur entendra quelque chose de différent, un signe dont le versant ‹image acoustique› lui deviendra signifiant du genre ‹il me dit que sa mère serait…› avec toutes les contraintes phono-sémantiques d'une langue, arbitraire et linéaire. Mais il ne sait pas ce que l'émetteur a en tête lorsqu'il lui dit cela.

A propos d'arbitraire et de linéaire, je soulignerai juste ce qui m'a frappé en tant qu'analyste, laissant le soin aux linguistes de penser tout ce que j'en ai lu dans le cours de Saussure de 1910–1911 et tout ce qu'ils y ont ajouté depuis.

Le terme ‹arbitraire› n'est pas connoté péjorativement, il s'agit simultanément d'un qualificatif concernant le libre arbitre et la contrainte: ni bœuf ni Ochs ne sont plus proche de l'animal à qui ils s'adressent que *ox* ou *bue*. Par contre, s'ils sont arbitraires, ils sont aussi contraignants; le locuteur est contraint de dire ‹ma mère est…› pour ce qu'il désire dire par là et non ‹*ma mother ist*›. Quant à la linéarité il lui suffit de se sentir contraint de ne pas dire ‹mère ma est› pour s'en apercevoir. Mais par ailleurs la rhétorique et la poésie, voire la fiction et les fantasmes, permettent dans une certaine mesure aux locuteurs de jouer du versant libre arbitre autant que du versant non contraignant de ces deux termes.

Et l'image acoustique psychique devenant signifiante pour et par l'entendant à partir de l'acte de parole de l'émetteur n'acquiert son sens plein que grâce à sa liaison à l'idée ou au concept signifiés par l'entendant; ou bien, peut-on ajouter, aux préconceptions de l'entendant chargées de l'afflux diachronique – ici l'énergie ou la force psychique ne font aucun doute – de ce que Saussure appelle ‹la masse sociale› dans laquelle cet entendant a vécu de tout temps et que Saussure qualifie d'inconsciente.

Ainsi entendre ‹sa mère est morte› est une image acoustique signifiante chargée de tout un signifié – idées, concepts – qui fera par exemple que l'entendant aura à l'esprit un signe, – la sémiologie saussurienne – différent de celui de l'émetteur. Il pourra par exemple en être triste ou heureux, s'en moquer, demeurer indifférent, et ainsi de suite… Et, chose pour moi aussi capitale qu'étonnante, l'entendant non seulement découvre une signification, mais il en devient simultanément émetteur potentiel, transformant de ce fait l'émetteur en récepteur. L'un est l'autre sont les mêmes, émetteurs et récepteurs, et sont radicalement différents.

Ainsi Saussure et ses étudiants sont-ils simultanément émetteurs et récepteurs comme le suggère l'aboutissement de sa sémiologie et tour à tour l'un ou l'autre comme le veut l'élaboration théorique de celle-ci fondée sur le seul récepteur ou entendant. Véritable rapport d'opposition.

Il faut découvrir chez Saussure ces instants de désespoir qui l'assaillent dans son cours où il nous laisse entendre que si la langue pouvait se comprendre clairement, sans ces mystères et ces pièges que cerne ce rapport, il n'aurait plus qu'à cesser d'écrire, d'enseigner ou même de penser. La parfaite compréhension de l'autre, c'est l'anéantissement de toute communication, c'est alors quelque chose de l'ordre d'une équivalence à une mort psychique. Mais la parfaite différence n'est autre que la solitude, le désert, la mort psychique également. Désir indésirable…

Il s'agit bien là d'une sorte d'oxymore qui réunit et sépare absolument. Et ne pressent-on pas là la ‹pointe›, le génie, de ce Saussure, fondateur et découvreur de la linguistique contemporaine?… Entre l'anéantissement et le désert, il y aurait place pour… l'amitié entre les êtres doués de langage.

Et nous voici du côté de chez Freud: Comme on l'a vu ci-dessus, la question est le pourquoi d'une telle déclaration à un psychanalyste inconnu à qui on est venu demander de l'aide sous forme d'une analyse de son psychisme. Quoi de plus réel et indéniable que de dire que sa mère est morte… Pourtant l'analyste y flairera un piège à juste titre, un retour du refoulé masquant le refoulé inconscient ou l'Inconscient et des forces, les pulsions, qui auraient présidé au refoulement. De fil en aiguille il pourra par exemple suspecter une demande de compassion: vous comprenez que je n'y suis pour rien. Ou de déculpabilisation: ce n'est pas de ma faute si; ce qui pourrait indiquer la présence d'une culpabilité inconsciente, ce curieux concept sur lequel Freud est souvent revenu. Culpabilité d'avoir été par exemple à l'origine de la mort de cette mère, mais de quelle mère? La mère morte en réalité ou alors, selon l'analyste une mère oedipienne morte en vérité. Pour moi, dans mon rôle de psychanalyste, c'est bien évidemment de cette dernière qu'il s'agit. Et si l'on veut creuser davantage, il est possible que l'analysant locuteur fasse preuve d'une attitude masochiste, échecs sentimentaux, affectifs ou professionnels, toujours attribuables aux autres jusqu'à ce qu'il prenne conscience de la signification psychique, personnelle, subjective de cet ‹échec et mat›, soit de son désir secret et indésirable de s'absoudre de son crime en ressuscitant l'analyste comme revenant maternel et en se faisant mettre à mort par une fin d'analyse décrétée de guerre lasse par l'analyste, si ce dernier ne prend pas garde à cet ultime piège et n'arrive pas à lui interpréter son indésirable désir de mourir, meurtrier oedipien repentant rendant la vie à qui il l'aurait enlevée.

Et voilà que la mère oedipienne peut mettre en échec cette culpabilité inconsciente: culpabilité psychique fantasmatique vraie et non réelle dont on peut espérer un jour faire façon, venir à bout…

Mais, comme avec Saussure, ne saisissons-nous pas ici la même invite à l'amitié entre les Hommes? Si nous sommes membres de la même famille fantasmatique oedipienne, alors pourquoi vouloir être identiques – compris – ou s'écharper – incompris? Seuls dans les deux cas. Misons sur l'amitié.

Le transfert est alors en vérité transfert d'un roman familial, à l'image du drame oedipien aphonétique avec inceste et meurtre, transfert dans la langue des deux partenaires où il pourra se rejouer et trouver une issue... dans la langue quotidienne, phonétique celle-là.

Interpréter l'indésirable désir de mourir, c'est une Deutung freudienne mais c'est alors aussi un inter-prêt, chaque partenaire du dialogue prêtant à l'autre sa voix et ses mots pour dire l'indicible drame oedipien qui diachroniquement se joue et se rejoue chez chacun d'eux et synchroniquement se joue entre eux deux. Chemin de l'amitié entre les partenaires qui disent et rêvent le mythe du complexe d'Œdipe au lieu de l'agir en actes de paroles.

Encore une petite illustration d'un événement psychanalytique d'apparence très simple qui, après un demi-siècle, me permet d'étoffer ce «chemin de l'amitié entre les Hommes»:

Il y a juste cinquante ans au printemps 1957, Solène, jeune femme aussi belle qu'intelligente, Jean-Paul et moi, étions tous trois réunis chez Françoise Dolto pour une soirée consacrée à un contrôle collectif comme on appelait alors les supervisions de groupes.

Solène prit la parole à propos d'un enfant de cinq à six ans qu'elle avait en psychanalyse: «ce matin j'ai vu Arthur, il m'a dit: ‹cette nuit j'ai rêvé à toi, tu me donnais un biberon de lait noir›... J'ai rien compris» ajoute Solène, vaguement boudeuse. Dolto, Jean-Paul et moi n'avons pas commenté, en attention flottante, neutre et bienveillante, aurait dit Freud. Et Solène de s'écrier: «Ah! j'y suis». Elle venait de comprendre...

Cinquante ans plus tard cette histoire m'est aussi familière qu'à l'époque, toujours liée à la même énergie psychique diachronique. J'entends les déclarations de Solène en ce moment même comme il y a un demi siècle, selon mon image acoustique signifiante et mes concepts signifiés. Vraisemblablement mon ‹signifié› a dû se modifier, mon vécu s'étant amplifié de toute la ‹masse sociale› de ces cinquante années. Et mon inconscient aussi dans la mesure où l'idée qu'il ne concernerait que mon roman familial de l'époque de l'amnésie infantile est dépassée et que si je me souviens et si j'oublie chaque jour, je continue aussi à refouler et à fantasmer un retour du refoulé qui masque le refoulement, à l'instar de mes rêves. Ce qui n'a pas changé, c'est bien cette énergie psychique saussurienne ou ces pulsions psychosexuelles freudiennes qui m'habitent.

Et les mêmes questions concernant l'‹incident›: qu'en est-il de l'enfant, de son rêve, du lait noir, de ce mouvement d'humeur de Solène, de sa soudaine compréhension, semblent évoquer aujourd'hui une réponse que j'ignorais alors...

J'ajouterai à l'histoire un petit détail d'importance: Solène était une africaine noir de jais.

Que n'avait-elle pas compris et aurait-on pu le lui dire, sans que ce soit ouvrir sa boîte de Pandore? Subsiste en moi l'espoir d'en parler un jour avec elle, mais hélas! cet espoir n'est plus de ce monde[8].

8 Solange Faladé est décédée en 2004...

Solène était noire, l'enfant blanc. Ce dernier vu son âge a été contraint par les adultes (ses parents) à aller chez Solène, substitut maternel noir ayant du lait blanc, comme toute femme pour un garçonnet de six ans. Et le voilà en présence d'une analyste vis-à-vis de laquelle il éprouve de violents sentiments contradictoires. Il l'aime et la déteste comme on aime et déteste ses parents et ceci d'autant plus peut-être de cette contrainte. Mais Solène, bonne analyste, ne le contraignant ni le culpabilisant, ne le conseillant ni le critiquant, finit par lui inspirer plus d'amour que de haine. Et voici ma manière d'interpréter ce rêve: la mère du petit rêveur l'a confié à une personne encore plus ambivalente qu'elle, noire au lait blanc. Si maintenant en rêve Solène lui donne du lait noir comme elle l'est, alors l'ambivalence est levée, il peut l'accepter comme mère prête à tout pour l'amour de son fils. Il en rêve non pas comme d'une Jocaste folle et inconsciente mais de son contraire, une Jocaste ni folle ni inconsciente qui se contente de lui donner un biberon de son lait à elle, garant de son amour. Et l'espoir que ce rêve m'évoque est que cette ‹Solène mère fantasmatique de rêve› puisse modifier celle qu'il croit avoir en réalité, que l'amitié entre eux l'emporte sur l'inimitié, et partant, sur ses maux.

Et Saussure d'écrire à propos des langues parlées que les patois du fond des vallées alpines peuvent avoir échappé à toute évolution si ce n'est à l'occasion de fêtes et de guerres, sources de migrations et de lente évolution au contact de populaces parlant d'autres idiomes. Les fêtes ne sont-elles pas l'embryon de bacchanales, de fornications osées ou interdites, de mélange des sexes et des générations, d'incestes aussi, et les guerres sources orgiaques d'horreurs et pourvoyeuses de mort, sexes et générations confondus?

Saussure n'a-t-il pas avec ces conceptions évolutives frôlé ce que Freud a développé avec l'Œdipe, ces meurtres et ces incestes psychiques, représentations de la sexualité psychique infantile qu'il a liées à son observation de l'amnésie infantile propre à tout être humain, avec ses désirs indésirables refoulés ou inconscients à l'origine du roman familial, et qui lui ont valu d'être taxé d'obsédé du sexe ou de pansexualiste?... Avant que l'école kleinienne ne vienne tenter de mettre en exergue le seul désir de mort et l'agressivité qui lui est liée, obligeant les tenants de cette école à jouer le rôle d'une bonne mère à leur corps défendant?

Les grandes familles linguistiques sans phonétique et le roman familial oedipien exigent tous deux d'être dits avec nos langues pour comprendre ce que veut dire l'inconscient freudien et la diachronie saussurienne, à quoi j'ajouterai par esprit de famille le subliminal de Théodore Flournoy, trois hommes nés entre 1854 et 1857. Flournoy qui écrivait dans Des Indes à la planète Mars, à propos des extraordinaires performances subliminales – en dessous du seuil de la conscience- de son médium qu'elles étaient vraisemblablement liées à quelque vécu émotionnel de nature sexuelle vécu dans une lointaine enfance oubliée...

Un autre oxymore me vient ici à l'esprit: outre l'indésirable désir et la relation d'opposition, c'est celui de l'amour et de la haine que Lacan formulera avec son goût des néologismes en ‹je haime›, un mot qui fera partie de la ‹lalangue› laquelle je crois signifiait pour lui la langue de Saussure, ce produit purement psychique, intrasubjectif de sa sémiologie à l'origine des langues parlées ; et cette langue aphonétique de l'Inconscient de la famille oedipienne de Freud.

Toutefois comme je l'ai dit plus haut, si le dialogue entre la jument et le mouton du linguiste ne se distingue en rien de celui entre le renard et le corbeau du fabuliste, le premier est susceptible d'être écrit en caractères allemands, donc lisibles, avec la

phonétique allemande que lui confère l'écriture, tout en demeurant dépourvu de sémantique, donc incompréhensible. Lisible/illisible. C'est ainsi qu'il exigera une interprétation pour lui donner sens, simultanément signification et adresse au lecteur.

En écrivant ces lignes je découvre quelque chose que j'ignorais jusqu'alors. Un autre rapport d'opposition pour moi inédit: l'indo-européen ne peut être lu et parlé que par le truchement de la phonétique d'une de ses langues filles, mais s'il peut être écrit selon sa propre phonétique imaginée par le linguiste c'est alors sa seule transcription en une langue fille qui lui procurera un sens, signification et adresse. Vouloir le parler et l'écrire est de l'ordre d'un désir indésirable ou d'une relation d'opposition en négatif. Il ne s'agit plus d'un oxymore qui réunit deux actes d'apparence contradictoire mais qui les désunit.

L'indo-européen est une fiction nécessaire au travail des linguistes.

L'oedipien est une fiction nécessaire au travail des psychanalystes.

Les êtres vivants des autres univers sont une fiction nécessaire au travail des astrophysiciens.

Il y a là quelque chose de propre à l'être humain quelle que soit l'orientation de ses recherches. La linguistique, la psychanalyse, les sciences dures, la littérature et les fables, toutes seraient de quelque façon projection de la vie psychique à l'extérieur de soi, liée à une énergie psychique vitale pour les unes, sexuelle pour d'autres, nouant sexualité et générations, immortalité et mortalité... Mais, psychanalyse et linguistique ne seraient-elles pas aussi un pont jeté sur l'abîme qui sépare sciences et lettres?...

Les échecs

Un mot sur le jeu d'échecs que Saussure emploie pour exprimer sa pensée et que ses élèves ont exploité avec talent. Les pièces sont analogiques à la réalité phonético-sémantique de l'acte de la parole. Arbitraires, elles nous contraignent à jouer à leur manière. La tour marche droit, le fou en oblique, le pion avale de travers, le cheval trotte à l'amble. Changer ces règles et le jeu ne fonctionne plus, comme celui de la sémiologie.

Pour Freud c'est le cadre qui permet le jeu: règle fondamentale, divan, fauteuil, regard à l'abri du regard de l'autre, attention flottante du psychanalyste, neutralité vis-à-vis de ses propres pulsions et bienveillance vis-à-vis de celles de son analysant, sont des mesures arbitraires et contraignantes, sinon c'est le n'importe quoi. Le jeu de l'indésirable désir oedipien de la psychanalyse nécessite ce cadre précis. Comme le jeu de la sémiologie, ce jeu psychique de la création du signe qui nécessite les actes de parole qui lui sont en relation d'opposition.

L'espace intermédiaire dont parle Winnicott, ce serait ici l'échiquier, ou le cadre qui permet l'application de la règle fondamentale par l'analysé: tout dire, ce qui se révèle inconcevable logiquement mais de l'ordre de l'indésirable désir psychanalytique, actes de paroles de l'émetteur qui permettent l'élaboration psychique interne du récepteur tout en étant en relation d'opposition avec lui.

Ce qui me semble important pour l'analyste, c'est que le joueur ne vise pas à battre son partenaire, il vise à ce que son armée de pièces oedipiennes mette le roi de l'armée opposée en échec et mat. L'analyste et l'analysé font une psychanalyse, ce

sont les pions du transfert oedipien, muet, aphone, qui sont en conflit et risquent gros, ce qui a d'étonnantes répercussions:

Par exemple, une partie d'échecs jouée par de grands maîtres et inopinément interrompue pourra être reprise par n'importe qui sans qu'il n'ait aucune connaissance des coups déjà joués. Ce qui pour Saussure indique que quel que soit l'état actuel ou passé des langues parlées, français, chinois, langues idéogrammatiques, voire linéaires... le travail psychique aboutissant au signe linguistique avec son versant diachronique est toujours d'actualité, synchronique. Rapport d'opposition s'il en est.

Et pour Freud cela indique que quel que soit l'avancement d'une psychanalyse, on se trouvera toujours confronté à l'indésirable désir. Nul besoin de se souvenir de ce qui se serait dit. C'est du reste une proposition que Bion a inscrite dans ses textes.

Ce qui veut dire aussi qu'on peut changer d'analyste et faire une ‹seconde tranche› sans avoir à tout recommencer, ou changer d'analysants sans difficultés particulières, ce qui va de soi pour un psychanalyste qui reçoit plusieurs personnes le même jour.

Enfin si Saussure, le professeur, vise le mat, ce qui signifierait la maîtrise de la langue, son sujet, il sait que le rapport d'opposition l'empêchera de réaliser son désir. A regret pour un maître qui cherche à exposer clairement son sujet à l'élève. Mais heureusement pour le linguiste qui s'il était vraiment maître de son sujet, la langue, n'aurait plus rien à dire ni à écrire.

Quant au psychanalyste, selon moi, il ne visera non pas la réussite, le mat, laquelle serait la guérison d'un analysant malade (d'une affection neuro-psychiatrique par exemple ce qui ferait de lui un psychothérapeute) mais bien la fin de partie entre deux psychanalysants de l'indésirable désir oedipien propre au transfert. Acceptation et compréhension simultanée et non plus conflictuelle, voire angoissante, de cette construction psychique, cette fiction, que représente l'indésirable désir. Il visera donc le pat. Le jeu du transfert se déroule entre deux analysants oedipiens fictifs qui s'expliquent dans le cadre fixé par un analyste et son analysé avant le début de la partie. Un jour, on l'espère, la vanité de la répétition de leurs conflits ou impasses cédera le pas à un intérêt amical pour l'inconnu à venir. Et si simultanément il y a guérison d'une affection neuro-psychiatrique, on ne saurait que s'en réjouir!

Le crépuscule et l'aurore

J'en arrive à la fin du passage sur terre de ces deux grands personnages et au déclin de leur renommée diachronique pour l'un, atemporelle pour l'autre.

Saussure a montré une remarquable constance à s'attaquer aux pièges de la langue et a tenter d'en expliquer les difficultés. Son sujet de préoccupation, sa sémiologie psychique intrasubjective, inconsciente de l'union de l'image acoustique signifiante et du concept diachronique signifié se révèle impossible à être exposée clairement, rationnellement, puisque en parler implique l'acte de parole lequel nécessite l'expression phonético-sémantique intersubjective.

Véritable relation d'opposition entre désir de clarté pour l'un de ces deux aspects qui se révèle simultanément obscurité indésirable quant à l'autre.

Après son cours de 1910–1911, il mourra en 1913 âgé d'à peine cinquante-six ans, selon une certaine tradition médicale de quelque problème cérébral non précisé et

laissant pendante la question d'un diagnostic à propos duquel on n'a que trop glosé. Ce qui m'a conduit à penser à cette Verleugnung de ses descendants, un reniement d'une abjuration que j'ai développé plus haut.

Selon moi, une autre possibilité se fait jour, celle d'une mort par épuisement psychique.

Mourir de sur-stimulation psychique... Est-ce concevable? Les anagrammes[9] auxquels Saussure, selon d'aucuns, ne cessait de penser, de ruminer, vers la fin de sa vie ou de recourir comme recherche éperdue de solutions au rapport d'opposition peuvent-ils en être un symptôme, un signe précurseur?...

Il me semble que tout concorde à dire que jamais Saussure n'a pu ni voulu échapper ou renoncer à cette relation d'opposition qui lui interdisait de formuler clairement sa grande découverte, cette force psychique dont l'activité psychique inconsciente témoigne et qui mène à la formation du signe linguistique. Il savait, et le laissait entendre dans son cours, parfois résigné, parfois à son grand désespoir, souvent aussi de manière lucide et paisible, qu'il s'agissait là d'un oxymore incontournable, mais il n'a jamais, me semble-t-il, été tenté de l'éviter.

Rapport d'opposition, indésirable désir propres à l'être humain doté de la magie du verbe.

Y échapper au profit d'une clarté trompeuse n'était pas dans sa nature.

Tragédie d'une mort précoce d'un homme de génie, psychiquement épuisé dans son combat sans fin pour nous faire partager ce que l'on pourrait appeler sa vérité historique, cette diachronie qui fait que sa linguistique défie l'écoulement du temps...

Et ceci m'amène à proposer une analogie entre cet épuisement psychique et celui que je crois découvrir à propos de la mort de Freud devant ce même dilemme, celui de l'indésirable désir, avec l'aide de trois de ses derniers articles.

La Construction dans l'analyse (1937), court article riche en rebondissements qui ne laisse pas le lecteur indifférent. Freud y distingue clairement sa vérité historique de la réalité historique, cette vérité dont Pascal disait qu'elle était en deçà des Pyrénées, et il arrive non sans peine et hésitation à penser et à proposer que les constructions de l'analyste concernant la vie psychique de l'analysé sont nécessairement des fantasmes, des représentations inconscientes oedipiennes résultant de l'activité d'une force psychique (les pulsions psychosexuelles de l'analyste) lui permettant de proposer cette stupéfiante suggestion, à savoir que ces constructions et reconstructions que crée et que découvre l'analyste sont comparables au délire des psychotiques.

Désir indésirable s'il en est: désir enthousiasmant, satisfaction du souhait de toute une vie professionnelle, la psychanalyse serait une clef pour comprendre tout le psychisme, qu'il soit normal ou déviant, et désir coupable de toute puissance narcissique, de grandeur enfantine, qui prêtera le flanc aux pires critiques. Si tous les Etres doués de paroles sont les mêmes quoique chacun différent de l'autre, alors l'Amitié entre les Humains est chose possible, les conflits entre sexes et générations peuvent être dépassés.

Formidable et grandiose proposition, désir qui aussitôt se heurte à l'indésirable d'un petit article clinique, *Le clivage du moi dans le processus de défense* (1938) lequel

9 Jean Starobinski. *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Gallimard. 1971.

se termine par des points de suspension. Le patient dont il y est question présente une psychopathologie complexe, un clivage, que soulignent une attitude de castration liée à la terreur d'un père fantasmatique et un comportement de masturbation frénétique aux antipodes, l'ensemble surdéterminé par un problème assurément complexe de fétichisme d'un gros orteil. Freud ne sait pas s'il s'agit là de quelque chose de neuf ou de déjà connu et ces points de suspension, qui rappellent ceux de Saussure, sont là comme la marque de son épuisement psychique devant l'infinie remise en question de ses constructions métapsychologiques par son expérience clinique.

Espoir, désespoir, indésirable désir, rapport d'opposition, vraiment l'analyse du psychisme implique de savoir s'arrêter et aussi de devoir ne jamais s'arrêter.

Mais contrairement à Saussure, Freud semble avoir trouvé une autre voie, par lassitude peut-être: il écrit *L'homme Moïse* (1934–1939) considéré souvent comme son testament spirituel où il précise sa vérité historique à lui, fantasmatique et psychanalytique, celle dont il avait esquissé l'ébauche dans *Totem et tabou*.

Ce qui me permet de penser que la mort psychique de Freud se serait accomplie dans une relative sérénité due à la renonciation à s'attaquer au problème de l'indésirable désir avec ses analysants pour se retirer sur son propre psychisme, à lui.

Sagesse ou tranquillité d'esprit que lui aurait procuré sa vérité historique qu'il exprime à travers le fantasme du meurtre du père par la horde des frères, et où on le devine s'identifiant à ‹son Moïse›, à son être de père psychanalyste de la horde de ses fils qui le dévoreront pour l'incorporer et rendre son œuvre atemporelle… paix ou tranquillité d'esprit qui contraste avec la tragédie de son exil politique dû au nazisme, et qui surtout vient s'opposer à la cruelle réalité d'un cancer de son… appareil phonatoire.